

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 39

Artikel: Un métier gâché
Autor: Mex, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221297>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vrès, lou coïus, l'ein ont zu de cliau « bravo ! » Encoo i iadzo, to sti mondo a itâ ben recordâ. Mâ nion n'a dé on mot d'au bons bougres que l'ont tant tracé et galopâ aprî le pétolés et le beuses (à respect). Monsu le régent de : « le crottin », mâ nion ne le comprein. Escusâ mè de vò parlâ de cein, mâ cliao coo l'ont fê de la balla et bouenna ovradzo. Vaidé-vo cliau Monsu lequant sù 'na coffia ? Et tôtes cè damuzallès, que l'étais-vo à pia détzau ? Assebin, on veyai lou portacavagnès traci, ramassi, setzi, que s'ein bouetavon leu tsapi ! Et pâ 'na dzein ne tapâvè di man. L'e frouillî que vo diè ! L'étais-vo asse galè que lou z'autrè, avoué leu tzapi, leu ballè roquelau-rés, leu z'escarpins.

Se ne cheintavon pâ la rouzo, l'avâion l'honneur à tier de ne rein lassi dé mau net, et de fêre leu ovradzo. Respét po sti bravès dzеins ! Ié dé E. R.

Tanta Lison.

TOUT EN MARCHANT

PIERRRE à David et Jean-François, deux bons voisins, dont les maisons sont contiguës, sortent du Comptoir, le jour où il y eut le concours de gros bétail. Ils vont reprendre le train, mais comme celui-ci ne part que dans une heure et demie, les deux amis font une promenade en ville, pour passer le temps.

Et la conversation s'engage.

— Oui, y n'y a pas, c'est du rude beau bétail. As-tu vu ces taureaux ?

— Et ces vaches, quelle grosseur !

— Il faut avouer que le papa Viquerat a bien fait de créer cette race pie. C'est une jolie couleure.

— Autrefois, te souviens-tu, on avait du bétail bariolé. Il y en avait de tricolores. C'était d'un joli effet dans les prés, si tu veux, mais c'est quand même mieux à présent.

— Oh ! oui.

— Ce Comptoir, c'est bien beau aussi. Il y a beaucoup de choses très intéressantes.

— Oh ! on doit dire que notre industrie suisse a fait de rudes progrès ; on peut presque se passer des marchandises étrangères.

— Quand même. Pour le caoutchouc, par exemple. On ne le fait pas chez nous.

— Ni les bananes.

— A propos, qu'est-ce que c'est que ces bananes ? Est-ce bon ?

— Mais oui, tu sais bien, ce sont ces longs fruits jaunes... Tiens, en voilà justement. On dit que ce n'est pas mauvais. C'est très doux et très tendre. Et puis, ça se pelle facilement, la pelure tombe toute seule...

— Oh ! regarde, quelle raclée d'automobiles sur Saint-François, devant le Bazar Vaudois ! Y en a t'y !

— Prends garde ! Tire-toi ! En voilà une qui nous vient dessus. N'allons pas nous faire écraser.

— Ce serait dommage.

— Pour sûr ! Et que diraient nos gouvernements ?

— Oui, quand on ne leur rapporterait que les morceaux.

— Tu vois, y z'ont mis partout des cibles rouges. Qu'y a-t-il d'écrit dessus ?

— Mais ne sais-tu pas lire : « Sens interdit » ; « Tous véhicules interdits ! » Et le reste.

— C'est rien que des interdictions, alors.

— Que veux-tu. A présent les choses ont tout à fait changé.

— Oui !... oui !... La liberté est bien malade

— Ma foi !... X.

Dans une conférence contre l'alcoolisme, un orateur avait cité le fait suivant : Un homme était tellement imprégné d'alcool qu'un soir, lorsqu'il voulut souffler sa bougie, son haleine s'enflamma, et il périt carbonisé.

Après la séance, un buveur invétéré s'approcha du conférencier et lui dit de sa voix éraillée, mais tremblante de reconnaissance : « Merci ! oh ! merci, monsieur, de ce que vous avez dit tout à l'heure ! — Ça me servira : jamais plus, je vous le jure, je ne soufflerai ma bougie, mais je l'éteindrai entre le pouce et l'index : Merci encore pour ce sage renseignement, car un homme averti en vaut deux !

UN MÉTIER GACHÉ

PERSONNE ne croit plus aujourd'hui aux maisons hantées, exception faite de quelques spirites pour lesquels ces phénomènes troublants relèvent du domaine encore inexplicable des sciences psychiques.

Flammarion et d'autres savants dignes de foi, se sont appliqués à soulever le voile de l'occulte et leurs recherches, si elles n'ont pas abouti à des conclusions positives, ont néanmoins établi la réalité de certaines manifestations dont les causes échappent à notre entendement. Nul ne met plus en doute la possibilité de communications télépathiques ; des cas typiques de transmission de pensée ont été enregistrés et celui qui écrit ces lignes pourrait en citer lui-même de probants. En dépit du matérialisme qui caractérise le siècle de la mécanique, l'attrait de l'inconnu fait vibrer, actuellement comme autrefois, les êtres pensants. Le mystère de la destinée pèse sur nos cerveaux impuissants à la résoudre. La superstition est le fruit de cette tendance inquiète de l'âme à sonder l'inconnaisable et de la crainte qui en résulte ; elle rabaisse par des pratiques avilissantes la spiritualité d'une doctrine éminemment élevée et parfaitement légitime. Il ne faut donc pas confondre le spiritisme scientifique des penseurs avec les opérations d'un occultisme vulgaire et grossier auxquelles s'adonnent certains charlatans, hallucinés ou vicieux. Il saute aux yeux du lecteur des grimoires que les élucubrations des *pacta demoniorum* sont l'œuvre de cerveaux malades ou pervers. Ces bréviaires de magie noire, dont il ne reste que de rares exemplaires, la plupart ayant été brûlés par la main du bourreau, révèlent la mentalité singulière de leurs auteurs, chez lesquels l'hystérie paraît avoir joué le rôle prépondérant ; ils ne parlent, du reste, que de philtres d'amour, d'envoûtements sadiques, de préparations aphrodisiaques et d'évocations immortales.

Si l'on ne croit plus guère aux sorciers ou au mauvais œil, la bêtise humaine n'a toutefois pas complètement disparu et il se trouve encore, un peu partout, quelques rares exceptions à la règle générale du progrès. Ainsi, je connais un montagnard de notre génération, persuadé de l'efficacité des talismans, qui consulte un prétendu devin des environs chaque fois que le sort lui est défavorable, notamment en cas de maladie, de mauvaise récolte ou de mévente du bétail.

Marc-Auguste, c'est le nom du moderne magicien, confectionné, selon les rites du grand Albert, de la poule noire et de la clavicule de Salomon, des onguents et des poudres dont l'effet surprenant renverse les lois de la nature ; il redonne le lait aux vaches qui en ont été privées par maléfice ; il retrouve au moyen d'une bouteille magique les objets volés et montre la figure du voleur à travers le flacon miraculeux ; il guérit par l'emploi des formules ; il découvre les auteurs des lettres anonymes ; cette dernière faculté lui valut même une citation en justice où le fameux sorcier fut convaincu de diffamation et mis à l'ombre pendant huit jours par ordre du juge informateur. Ce n'est qu'au bout d'une semaine de détention que notre homme humilié et impuissant se décida à reconnaître qu'il avait fait une dénonciation hasardée et sans fondement. Marc-Auguste, fort marié de l'aventure, s'en retourna dans ses pénates, au fond de sa vallée, mais ne perdit point, malgré tout, un seul de ses clients.

Au village de C..., il y a quelques années, des bruits inexplicables étaient perçus par intermittence dans un chalet isolé. Le phénomène avait lieu la nuit, quand tout était tranquille et, de préférence aux fêtes de Pâques et de Noël, assurait la brave maîtresse de céans. Les curieux, attirés par le surnaturel, s'y rendaient nombreux. Des témoins auriculaires m'ont certifié la réalité de ces faits passionnantes. Un pasteur indépendant et un révérend père capucin, appelés successivement à la maison hantée pour en expulser le Malin procédèrent vainement aux exorcismes canoniques. Les bruits persistaient. Les proprié-

taires eurent recours à Marc-Auguste qui n'obtint pas plus de succès malgré la mise en scène la plus curieuse qu'on puisse imaginer.

Le drôle arrivait au coup de minuit, caché sous une ample pelerine noire, la tête recouverte d'un capuchon et tenant en main la baguette divinatoire, accessoire indispensable des opérations magiques. Il faisait trois fois le tour de la maison en proférant des incantations dans un langage inintelligible, puis pénétrait à l'intérieur, où toutes lumières éteintes, il brûlait les os d'une poule noire n'ayant jamais pondu, qu'aucun coq n'avait approchée, et qu'il avait immolée lui-même, un vendredi treize, au moyen d'un couteau consacré, à la lisière d'un bois de peupliers pendant la lune rousse !

La cérémonie se répéta trois nuits consécutives et se termina chaque fois par l'offrande d'un œuf.

Rien n'y fit ; les coups ne cessèrent pas pour cela de se faire entendre et l'étoile de Marc-Auguste perdit de son éclat.

La maison hantée fut vendue à vil prix et son nouveau propriétaire, un citadin retraité, la transforma en un riant cottage dont il fit sa résidence estivale. Des fouilles opérées à cette occasion mirent à jour dans le sous-sol de l'immeuble une fontaine intermittente dont l'écoulement produisait les mystérieux bruits.

Le prestige de Marc-Auguste en éprouva un nouveau choc aux yeux de ses admirateurs et plus en plus rares. Le magicien allait en recevoir un plus terrible encore et c'est par là que nous terminerons.

Le sorcier vieillissait et la génération nouvelle n'avait plus à son égard que sourires sceptiques et railleurs. Marc-Auguste sentait que « le métier était gaché » et que la crédulité humaine s'effritait avec les années. Aigri par la décadence de son ancienne gloire, il ne perdait pas une occasion d'affirmer à nouveau ses prétentions à la puissance occulte, offrant à chacun ses services qu'on ne sollicitait plus.

Lors d'une récente épizootie de fièvre aphteuse, il importuna journallement ses voisins qu'il voulait absolument faire bénéficier de ses préparations magiques. Il devint obsédant au possible.

Des jeunes gens de l'endroit, qui s'étaient concertés dans le but de mettre un frein à cet excès de philanthropie, imaginèrent alors la mystification suivante :

Une lettre fut adressée à l'indésirable personnage, portant invitation pressante au destinataire de se rendre au chalet des Ormeaux où « une vache avait perdu son lait du soir au matin, sans cause apparente ».

Il n'en fallait pas davantage pour rallumer chez le vieux sorcier la flamme de l'orgueil satisfait. Aussi Marc-Auguste prit-il aussitôt, sans défiance, le chemin qui mène au bâtiment solitaire sis à une heure de marche de son domicile, dans la partie supérieure de la vallée. Il y arriva à la tombée de la nuit ; la maison était déserte, pas de traces d'habitants. Surpris et déjà décontenancé, il demeura là perplexe et hésitant sur le parti à prendre lorsque son attention fut frappée par une carte fixée à l'un des montants de la porte d'entrée, qu'il lut tandis qu'une intense émotion empourprait son visage. Voici la teneur de cette communication :

« A Marc-Auguste,

Je suis à la grange du haut et rentrerai bientôt ; commencez toujours le traitement ; la porte de l'écurie est ouverte ; la vache qui a perdu le lait, est la troisième, à gauche ».

Suivait la signature du propriétaire.

Alors, le sorcier donna libre cours à sa joie ; il se mit à siffler de vieux airs oubliés et à esquisser d'antiques pas de danse ; il se sentait rajeunir d'un quart de siècle au moins. On allait donc enfin lui refaire confiance ! La magie reverrait de beaux jours !

Il se dirigea d'un pas assuré du côté de l'étable et, sans la moindre hésitation, tira le loquet et entra.

Obscurité complète !

Marc-Auguste fit quelques pas en étendant les bras en avant; il n'était pas très rassuré. Il frotta une allumette qui s'éteignit, puis une seconde dont la faible lueur lui laissa voir, un instant, un local obscur et vide où se jouaient des ombres fantastiques. Le cœur serré, fou de peur, l'homme qui avait taquiné toute sa vie les esprits infernaux poussa un cri et voulut fuir mais la porte refusa de s'ouvrir; il était pris au piège.

A bout de deux jours seulement, le sorcier entendit un bruit de verrou que l'on tire; il se précipita au dehors, ne vit personne et s'enfuit comme un chat échaudé sans oser regarder en arrière.

L'histoire fut ébruitée par les mystificateurs.

Quant à Marc-Auguste, il est encore de ce monde, mais depuis sa dernière aventure on n'a plus entendu parler de lui.

A. Mex.

NOTRE BEAU BETAIL

(Extrait de la « Lettre vaudoise » de M. H. Laeser).

LS s'appellent Max, Gaston, Raoul, et ces noms aristocratiques, qui rappellent les héros de M. Paul Bourget ou de la vicomtesse Gyp, respellissent dans les registres des inspecteurs du bétail. Pourquoi pas? Ils ont prouvé leurs origines par des parchemins dont les élèves de l'Ecole des Charte s'useraient les yeux et les cheveux à vouloir contester l'authenticité. Ils possèdent des arbres généalogiques auprès desquels ceux de la salle des chevaliers du château de La Sarraz feraient piétre figure. Leur noblesse est solide comme le roc; elle cause des insomnies aux nouveaux riches, qui ont affamé le pauvre monde par leurs tripotages durant la misère de la grande guerre. Ils sont inscrits dans ce fameux livre qu'on a voulu rendre tout à fait « fashionnable » en lui réservant le vocabulaire anglais de Herdbook. Etre du Herdbook pour le bétail, c'est comme être du Jockey Club pour les humains.

Quelques-uns de ces Messieurs, venus du Simmental par le Pays-d'Enhaut, conservent les noms plus rustiques de Fritz, Franz et Julius. Ils sont un peu comme les grands fabricants de la Suisse allemande qui ne veulent pas renier leurs origines plébéennes. Mais leurs papiers remontent aussi haut. Les événements mondiaux ont laissé cependant quelque trace dans les dénominations de leurs ancêtres, puisque « Ruedi », de Gollion, né à Weissenbach, a pour arrière-grand-père Hindenbourg, de Boltigen, et qu'on déniche dans l'ascendance de Fritz, d'Oron-le-Châtel, un Kuroki. Ainsi les armées étrangères ne furent-elles jamais sans semer quelques petits rejetons dans les pays qu'elles traversent. Il n'y a pas de mal à ça: des familles de chez nous en tirent même quelque vanité, n'est-ce pas?

Il y a moins de « Sultan » et de « Nérone » qu'autrefois: la démocratie est en marche. Mais on trouve pourtant encore des concessions à l'ancien régime tarabusté par les Bourla Papey avec les « Prince » et les « Marquis », ce dernier nom porté, chose déconcertante, par le plus bel ornement de l'écurie d'un sympathique et démocrate député au Grand Conseil. C'est à désespérer des principes... Les « Fripion », « Luron » et « Vailant » doivent certainement ces flatteuses dénominations à leur charme ensorcelleur auprès des dames du troupeau; ce sont les Don Juan de l'espèce bovine. Enfin, il allait de soi que notre vie politique, si pleine d'élections et votations laissait une trace; aussi trouvons-nous un « Monopole » et un « Candidat ». La Haute et la Basse Broye, Servion et Missy, semblent avoir une prédilection pour le prénom d'« Amiral ». En ces temps d'engouement pour la navigation fluviale (des canaux! des bateaux!) on entrevoit sans doute des escadres passant sous le pont de Saint-Eloï à Moudon?

Alerte. — Une dame réveille son mari:

— Allume un peu la bougie. Je crois que je me meurs.

— On dirait, vraiment, que tu ne peux pas mourir sans y voir clair.



LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE.

Marc-Antoine secoua la tête d'un air navré.

— Il a raison.

— Oh! pas tant que ça. Voyez-vous l'idée de m'en aller comme Louise Tauxe ou Adèle Peter, ou Julie Moreodor me trottaient déjà par la tête. J'aurais bien sûr attendu l'occasion, mais je suis contente qu'elle soit venue. Maintenant c'est fini. On ne m'y reprendra plus.

Marc-Antoine pensa: « Elle dit les mêmes mots que je prêtais à Mlle Gerbier parlant de son séjour chez nous : on ne m'y reprendra plus. Oui, les mêmes mots. Et toutes ont raison. Chacun appartient à la terre qui l'a vu naître et qui l'a nourri. Quelques-uns parviennent à se transplanter ailleurs. Mais, alors même, ils n'oublient pas la terre qui les a faits ce qu'ils sont. D'autres sont errants et déracinés toute leur vie. Mariette eût été du ceux-là. Elle l'a senti. On ne l'y reprendra plus.

Cependant et tandis que Mariette babilie et que Marc-Antoine, amusé, l'écoute, le steamer a fait du chemin. Il a passé devant les collines de Lavaux, et voici Vevey, Clarens, Montreux : toute cette région admirable que des faiseurs de guides, en mal de comparaisons, ont dénommée « Riviera », comme si une réminiscence nicoise pouvait ajouter à sa beauté. Maintenant, le bateau semble modérer sa vitesse pour laisser à ses passagers le temps de contempler Chillon, dont la robuste carcasse se mire dans « la vague d'un bleu sombre ». Silencieux, quelque peu intimidés, peut-être par cette majestueuse sentinelle de pierre, les voyageurs admirent. Deux ou trois bavards, toutefois, s'efforcent à montrer une érudition de dictionnaires, citant des dates, parlant de Savoie et de Berne. La famille anglaise est de plus en plus plongée dans son Murray. Quelques Français font des mots, pour n'en point perdre l'habitude. Mais la grande majorité regarde sans parler, émue par le paysage.

Soudain, un ronflement trouble cette quiétude. Des égouts s'enfuient rasant la vague et battant des ailes bruyamment. Deux éperviers qui planaient au-dessus du château, agrandissent l'orbite de leur vol et disparaissent au Nord.

Mariette touche le bras de Marc-Antoine :

— Voyez, dit-elle, en montrant quelque chose dans le ciel.

Les têtes se levèrent. Au-dessus du lac, un monoplan, aux ailes blanches, évoluait. Avec un bourdonnement régulier, il glissait, pareil à une fantastique tout à coup, parut s'abattre sur les flots, comme un rapace qui fond sur une proie. Mais il se releva, s'éloigna, remonta dans l'azur et, dessinant un large demi-cercle, fit volte-face. Il revint. Son bourdonnement grossit. Entre les deux ailes du noble oiseau, on distinguait une silhouette. Il passa, pointant vers le fond du lac, puis, bellement, en un vol plané de grande allure, il s'abaisse peu à peu, pour se poser, enfin sur l'eau délicatement, ainsi qu'une mouette fatiguée, et disparaître derrière les osieras de Vileneuve, son port d'attache.

Marc-Antoine avait suivi attentivement des yeux cette évolution et la curieuse antithèse le frappa de ce produit du génie moderne installant son nid dans la petite cité rustique qui, depuis le moyen-âge, — après une période mouvementée et vivante — sommeille gentiment, fière de son vin, dont le renom lui fait une jolie gloire, fière de son passé, dont les archéologues ont souci, fière de sa couche, au bord du plus beau lac qui soit au monde. Au nord, les vignes s'étendent, verdoyante et humide. Des osieras et des saules font des taches grisâtres sur l'émeraude de l'herbe grasse. Et voici des marais où croissent roseaux, luzules, carex ; des peupliers qui, comme moines en procession, suivent la chaussée du Rhône. Vileneuve semblait vouée pour toujours aux rustiques cantilènes et à la paix un peu somnolente des cités agricoles ; lorsque soudain, la position même de la ville, au bord d'une nappe d'eau large et accueillante, invite les hommes-oiseaux à y élire domicile et lui donne, d'emblée, un cachet indiscutable de modernisme. Quelle singulière métamorphose!

Et Chillon voit tout cela. Que de choses ont passé devant lui depuis dix siècles ! Choses étranges à l'heure de leur naissance et devenues banales aujourd'hui.

(A suivre).

G. Héritier.

Théâtre Lumen. — Après « Le Jouer d'échecs », le Théâtre Lumen nous donne, dans un autre genre, un chef d'œuvre tout aussi important : *Les Siens*, grand film de pitié et d'amour, étude serrée des mœurs new-yorkaises et notamment des mœurs juives de New-York. Il y a dans cette œuvre un souffle d'idéalisme et d'amour que le cinéma n'a fait qu'amplifier. Tous les jours, matinée à 3 h., avec orchestre restreint, soirée à 8 h. 30 avec orchestre renforcé; dimanche 25, matinée, dès 2 h. 30 avec orchestre complet.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépot en comptes-courants et à terme de 3% à 5%

Toutes opérations de banque

APRÈS LE REPAS !!!

Il est reconnu qu'un petit verre de « DIABLE-RETS » pris à l'état pur est un digestif puissant, des plus énergiques, qui régularise les fonctions et neutralise les aigreurs.



Pompes funèbres du Nord

Grand choix de cercueils

Rue du Nord 3 - Tél. 77.38

Transports - Formalités

L. GMELIN

**Achetez vos chemises
chez le spécialiste**

DODILLE

Rue Haldimand

LAUSANNE

LAITERIE DE ST-LAURENT Rue St-Laurent 27
Téléphone 59.60
Spécialité : Beurre, œufs du jour, Fromages de 1er choix,
Mayakosse et Maya Santé, Tommes.

J. Barraud-Courvoisier

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,

un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. Poullot, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.